

PALAIS DES CONGRÈS – DISCOURS D’OUVERTURE DU CONGRÈS 2024 DE L’ASDEQ

Allocution du recteur Stéphane Pallage

**Président d’honneur du congrès annuel 2024 de l’Association des
économistes québécois**

9 mai 2024

La version prononcée fait foi.

Chères et chers collègues économistes,
Distingués invités, distinguées invitées,
Mesdames et messieurs,

Merci de m’accueillir dans ce congrès annuel en tant que président d’honneur. Le nom le dit bien, cette présidence est pour moi un véritable honneur, et je le reçois avec beaucoup d’humilité.

Je suis économiste comme beaucoup d’entre vous aujourd’hui. Enfant, je ne rêvais pas d’être économiste. En fait, je ne savais pas vraiment ce que signifiait ce métier. Je ne rêvais pas non plus d’être recteur. Encore moins d’être recteur- économiste.

Je suis tombé dans ces deux métiers, un peu par hasard. À 18 ans, je m’étais inscrit dans un programme de gestion à l’Université de Liège, en Belgique. La gestion ne m’a jamais vraiment intéressé, mais les compétences développées là-bas m’ont été très utiles pour mon métier de recteur, d’abord au Luxembourg, puis à l’UQAM.

C’est à Liège, dans ce programme de gestion, que j’ai reçu mon premier cours d’économie. Économie politique, une brique de 500 pages, et un professeur passionnant. Ça commençait par cette phrase : le rôle de l’économiste est de répondre aux questions QUE PRODUIRE? POUR QUI PRODUIRE? COMMENT PRODUIRE?

Je ne sais pas s’il y a vraiment des économistes qui se posent ces questions chaque matin en se levant. Mais, ces années-là, à Liège, je me suis mis à collectionner les cours à option en économie, et lorsque j’ai obtenu mon diplôme, j’avais de nombreux crédits excédentaires dans ce domaine.

S’en est suivi un départ vers l’Université Carnegie Mellon, à Pittsburgh, où, dès le premier été, je me suis mis à travailler avec deux économistes formidables, soit Victor Rios-Rull et Finn Kydland. Finn recevrait un prix Nobel quelques années plus tard. J’ai découvert avec eux que TOUT EST ÉCONOMIQUE.

La science économique est une façon de penser, de structurer un problème, de l'analyser. Certains diront aussi que c'est une attitude.

On traite souvent les économistes d'impérialistes, parce qu'ils envahissent toutes les disciplines : les maths, la sociologie, la philosophie, la psychologie, les sciences de l'environnement, la science politique.

Mes premiers travaux, par exemple, portaient sur le réchauffement climatique et sur les moyens d'inciter les pays les plus pauvres à signer des traités internationaux limitant les émissions de gaz à effet de serre. Nous étions en 1992, le sommet de Rio venait de se conclure par un gigantesque échec.

Le problème, 30 ans plus tard, c'est que la question reste ouverte. Si nous l'avions résolue alors, l'impact économique en termes de crises évitées – nous le savons aujourd'hui – aurait été bien plus important que le coût. Le coût, je l'avais mesuré alors comme un transfert annuel d'environ 2 % du PIB américain des pays riches vers les pays pauvres. Je l'avais fait à partir d'un modèle dynamique d'équilibre général à deux pays, se partageant et polluant une ressource commune, l'atmosphère.

Finn m'avait montré comment calibrer de tels modèles. C'était de la théorie des jeux à l'échelle macroéconomique.

2 % du PIB américain, à l'époque, c'était le budget de la défense américaine. Vraiment beaucoup d'argent, mais pas inaccessible, manifestement. Par contre, nos sociétés n'étaient pas politiquement prêtes à de tels transferts. Nous avons probablement donné globalement autant en aide internationale au cours des six dernières décennies, sans pour autant de grands succès économiques ; un autre de mes sujets de recherche.

Plus tard, impérialiste que j'étais, je me suis intéressé au travail des enfants, à ses causes, à ses impacts micro et macroéconomiques.

On m'a accusé de promouvoir le travail des enfants, parce que j'essayais de le comprendre sans pour autant recourir à l'explication simpliste que tous les parents dans les pays en voie de développement étaient forcément malveillants et tortionnaires.

J'ai cherché des moyens économiques pour éliminer le travail des enfants, sans l'interdire.

L'interdiction a souvent des effets pervers, poussant les familles vers des formes de travail des enfants beaucoup moins licites et beaucoup plus dangereuses. De tels mécanismes économiques existent, comme des repas dans les écoles, des transferts directs et en nature qui allègent le fardeau économique des parents et procurent de facto indirectement à l'enfant un outil de mobilité sociale. Les juristes et les politologues n'étaient pas heureux.

TOUT EST DÉCIDÉMENT ÉCONOMIQUE.

Mes collègues de l'UQAM, Clément Lemelin et Pierre Fortin, ne me contrediraient pas, ni probablement Éric Girard, l'un des grands diplômés du Département des sciences économiques de l'UQAM.

Ce congrès de l'ASDEQ que nous ouvrons aujourd'hui est important. Il l'est pour nous économistes, bien sûr, qui avons un besoin vital de nous rencontrer quelques fois par année pour entrechoquer nos neurones. Mais ce congrès est important aussi, et surtout, pour le Québec.

Quelle vision avons-nous pour le Québec de demain?

Le système de santé est-il soutenable dans un contexte d'explosion des dépenses publiques, de vieillissement de la population et de vieillissement des soignants?

Quel rôle pour le privé? Comment générer plus de productivité et davantage de croissance? Le déséquilibre fiscal est-il un mythe ou un handicap pour le Québec?

Quelle importance pour l'éducation et la recherche dans notre société? Comment passer de nos très nombreuses idées à autant d'innovations, génératrices de richesses?

De petites questions qui appellent de grandes réponses. Vous êtes les économistes du Québec et le Québec a besoin de vous pour y répondre.

Alors, mesdames et messieurs, bon travail!